# LES DEUX JOURNÉES,



## COMÉDIE LYRIQUE,

## EN TROIS ACTES.

Paroles de J*** N*** BOUILLY, membre de la Société Philotechnique.

Musique du Cit. CHÉRUBINI.

*Représentée, pour la première fois, à Paris, au Théâtre Feydeau, le 26 nivose an VIII.*

« Lætius est, quoties magno sibi constat
» honestum. »

*Lucan. Phars. l. 9.*

« Plus une bonne action nous coûte, plus
» elle nous est chère. »

A PARIS,

Chez ANDRÉ, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, N°. 477.

AN HUITIÈME.

## Au Médecin Sue.

C'est à vous, cher docteur, que je fais l'hommage de mes *Deux Journées*.

En retraçant sur la scène, un homme franc et généreux, qui consacre et expose sa vie, pour sauver celle de ses semblables, je ne puis m'empêcher de songer au médecin, célèbre, au savant anatomiste à qui l'on doit l'existence de tant d'êtres intéressans qui font l'ornement et le bonheur de la Société.

Si je consulte mon cœur, j'y trouve écrit en traits inaltérables que vos rares talens et vos tendres soins, m'ont conservé une épouse adorée; un enfant, mon unique espoir, le charme de ma vie; et que souvent vous m'aidez moi-même à filer des jours dont le cours paisible est quelquefois altéré par une santé faible et chancelante.

Vous le voyez, mon ami, quel que soit le sentiment que j'invoque, et de quelque côté que je porte mes regards, tout me dit que c'est à vous que je dois dédier cet ouvrage.

BOUILLY.

| *Personnages.* | *Artistes.* |
|---|---|
| | Citoyens et Citoyennes. |
| ARMAND, président à mortier du parlement de Paris. | *Gaveaux.* |
| CONSTANCE, épouse d'Armand. | *Scio.* |
| MIKÉLI, savoyard d'origine, établi à Paris, porteur d'eau. | *Juliet.* |
| DANIEL, son père, vieillard infirme. | *Platel.* |
| ANTONIO, fils de Mikéli, garçon de ferme au village de Gonesse. | *Jausserand.* |
| MARCÉLINA, fille de Mikéli et sœur d'Antonio. | *Rosette.* / *Gavaudan.* |
| SÉMOS, riche fermier de Gonesse. | *Prévost.* |
| ANGÉLINA, fille unique de Sémos, accordée avec Antonio. | *Desmares.* |
| Premier COMMANDANT, } de troupes Italiennes à la solde de Mazarin. | *Dessaules.* |
| Second COMMANDANT, } de troupes Italiennes à la solde de Mazarin. | *Georget.* |
| Un officier des gardes, *personnage muet.* | |
| Premier SOLDAT italien. | *Darcour.* |
| Second SOLDAT italien. | *Grenier.* |
| Une SENTINELLE. | |
| Habitans de Gonesse. | |
| Gardes et Soldats. | |

*La scène se passe à Paris, pendant les deux premiers actes; et pendant le troisième, dans le village de Gonesse, en l'année* 1647.

# LES DEUX JOURNÉES,

## COMÉDIE LYRIQUE.

## ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente l'intérieur de la demeure de Mikéli ; sur le côté, à gauche du spectateur, entre le second et le troisième plans, est une alcove dans laquelle est un lit caché par de vieux rideaux verts qui sont tirés ; sur le côté droit et vis-à-vis est la porte d'entrée ; au fond du théâtre on apperçoit sur une chaise plusieurs vieux vêtemens d'homme ; au dos une grande béquille accrochée ; au-dessous une paire de pantoufles de lisière. Au fond du théâtre est une porte ouverte qui conduit dans une seconde chambre.*

### SCÈNE PREMIÈRE.

DANIEL, ANTONIO, MARCELINA.

(*Il fait nuit ; au lever de la toile ils sont assis autour d'une petite table éclairée par une lampe. Daniel est dans un vieux fauteuil ; auprès de lui est une demi-béquille, il a des lunettes et lit dans un gros livre. Antonio et Marcélina sont occupés à former des bouquets avec des fleurs artificielles qui sont dans une corbeille.*)

DANIEL.

Eh bien, Enfans ; avez-vous achevé de préparer ces fleurs ?

MARCELINA, *nouant une couronne de fleurs blanches.*

Ça s'avance, grand papa.. Enfin, mon frère, c'est donc demain qu'tu m'emmènes à Gonesse! j'espère que nous partirons dès le point du jour.

ANTONIO.

Oh! tant matin que tu voudras. Sais-tu bien que voilà deux jours entiers que j'suis séparé d'mon Angélina; si c'neut pas été pour v'ni' t'chercher, je n's'rais pas resté aussi longtems à Paris.

MARCELINA.

Pardine ça s'rait joli de n'pas m'avoir à ta noce; n'est-ce pas à moi d'présenter cette couronne à la mariée? Oh! queu plaisir, queu satisfaction je m'promets!..... on y dans'ra, j'espère?

ANTONIO.

Et surtout on y chant'ra.

DANIEL.

Tu n'oublieras pas sans doute la chanson du savoyard?

ANTONIO.

Je l'aime trop, pour jamais l'oublier.

MARCELINA.

Tu devrois bien nous la chanter encore.

ANTONIO.

Volontiers.

## CHANSON.

Ier. COUPLET.

Un pauvre petit savoyard
Mourait de froid et de souffrance;
Un Français passe par hazard;
L'entend gémir; vers lui s'avance.
L'pauvret à la vie est rendu,
Par ses secours, son assistance....
Bon Français, Dieu te récompense!
Un bienfait n'est jamais perdu.

TOUS ENSEMBLE.

Bon Français, Dieu te récompense!
Un bienfait n'est jamais perdu.

( *Antonio se lève et s'avance avec Marcélina sur le devant de la scène; le vieux Daniel se lève aussi, appuyé sur sa béquille, et vient doucement faire groupe avec eux.* )

II.

Bientôt sur notre continent,
La guerre partout se déclare :
Ce bon Français tombe vivant
Au pouvoir d'un vainqueur barbare.
Un arrêt cruel est rendu
Qui l'condamne à perdre la vie....
Rassurez-vous, parens, patrie;
Un bienfait n'est jamais perdu.

TOUS ENSEMBLE.

Rassurez-vous, parens, patrie,
Un bienfait n'est jamais perdu.

III.

Le savoyard s'fait prisonnier ;
A tous les dangers il s'élance ;
Trompe gardien, séduit géolier :
Que ne peut la reconnaissance !
Par ses soins l'Français éperdu,
S'échappe de la tour obscure....
Voilà comme dans la nature,
Un bienfait n'est jamais perdu.

TOUS ENSEMBLE.

Voilà comme dans la nature.
Un bienfait n'est jamais perdu.

DANIEL.

Il faut convenir qu'il la chante à ravir.

ANTONIO.

Le premier couplet est justement l'aventure qui m'arriva à Berne y a dix ans; j'en avais douze alors : étendu près d'une borne, je pleurais, pauvre petit, d'n'avoir rien gagné d'la journée et périssais d'besoin, quand tout-à-coup s'arrête d'vant moi une voiture d'où descend un jeune étranger qui me r'lève, m'conduit dans un endroit ou c'qui m'fait servi' d'quoi ranimer mes forces, et m'donne cinq pièces

d'argent dont j'ai conservé la dernière. *( il la tire de son sein où elle est attachée à un lacet. )* La voici : elle ne m'quit'ra d'ma vie.

MARCELINA.

Et tu n'as jamais pu savoir quel était cet étranger?

ANTONIO.

Jamais; mais à ses vêtemens, et surtout à son langage, j'vis bien que c'était un Français.

MARCELINA, *aidant Daniel à se remettre dans son fauteuil.*

Mon père tarde bien à revenir aujourd'hui de sa tournée. Il m'avait pourtant bien promis d'rentrer d'bonne heure, pour me conduire où c'qu'on délivre des *laissez-passer;* car sans ça on n'peut plus sorti' d'la ville.

ANTONIO, *il s'assied sur un des coins de la table.*

Ni même y entrer; et pour ça il faut que l'signalement soit détaillé... que rien n'y manque.

MARCELINA, *arrangeant de nouveau les fleurs qui sont dans la corbeille.*

Mais pourquoi ça donc?

DANIEL.

C'est pour arrêter les membres du parlement qui s'sont sauvés des poursuites du cardinal Mazarin.

ANTONIO.

Que c't' homme-là fait donc d'mal à la France!

DANIEL.

Dernièrement encore il a fait rendre un édit qui écrasait l'pauvre peuple; le parlement n'a pas voulu entendre de c't-oreille-là : eh bien, il est parvenu à en faire arrêter les principaux membres; on dit même qu'il a fait mettre à prix la tête d'un d'ces pères de l'État.

MARCELINA.

C'est donc ça qu'j'entendions c'matin dans Paris mon frère et moi.

ANTONIO.

« Oui, disait l'un, c'maudit cardinal veut faire mourir » ce magistrat si cher au peuple par ses vertus, si respectable » par l'éclat de sa naissance.....

MARCELINA.

» Jusqu'à sa femme, ajoutait un autre; aussi belle que » bonne, la mère des pauvres, que c'méchant ministre fait » poursuivre comme la complice d'son époux....

ANTONIO.

ANTONIO.

» Et nous souffririons ça! s'écriait un troisième. — Là-dessus tous le monde d's'amasser, des murmures d'éclater de toutes parts.... Oh! je s'rais bien trompé, si la journée de d'main s'passait, sans qu'il y eût queuqu' tapage.

MARCELINA.

J'entends mon père, je crois.

( *Elle se lève et va prêter l'oreille à la porte.* )

ANTONIO, *se levant.*

Oui, c'est bien lui.

---

## SCENE II.

### LES PRÉCÉDENS, MIKÉLI.

( *Il a sur la tête un large chapeau rond, et sur le dos une courroie au bout de laquelle est un crochet de fer; il la dépose en entrant au fond du théâtre, ainsi que deux seaux qu'il porte.* )

MARCÉLINA, *courant au-devant de lui.*

Vous v'la, mon père!

MIKÉLI, *s'avançant en s'essuyant la figure avec son mouchoir.*

Ouf!

ANTONIO.

Ben fatigué, n'est-ce pas?

MIKÉLI, *avec gaîté.*

Pas mal, mon garçon; mais je n'm'en plains pas... ben l'contraire. *(à Daniel qui se lève, toujours appuyé sur sa béquille.)* Bon soir, mon père!... (*Il lui serre la main, à Marcélina*) l'souper est-i prêt?

MARCÉLINA.

Oh mon dieu oui, tout prêt; mais avant d'nous mettre à table, faut qu'vous veniez avec moi chez l'commissaire du quartier, pour m'avoir c'te permission.... vous savez ben.

MIKÉLI.

N's'ra-t'-il pas assez tôt demain matin?

ANTONIO.

C'est que j'voudrions parti' d'bonne heure... afin.. d'éviter la chaleur du jour.

MIKÉLI.

Et d'embrasser plutôt ta prétendue, n'est-ce pas? ah! ah! ah! c'est ben naturel... stapendant je n'saurais m'absenter, car j'attends... (*d'un ton marqué.*) J'attends ici quelqu'un.

MARCÉLINA.

Comment? à l'heure qu'il est?

MIKÉLI, *riant et lui passant la main sur le menton.*

Oh! n'y a pas d'heure pour ça, ma p'tite; n'y a pas d'heure pour ça.

DANIEL, *se levant, appuyé sur une seule béquille.*

Le commissaire ne d'meure pas loin d'ici; je puis y aller à ta place, Mikéli, et présenter ma p'tite fille.

MIKÉLI.

Ca n'vous fatiguéra-t'-il pas, mon père?

DANIEL.

Oh! qu'non : un peu d'exercice ne m'fait pas de mal.

MARCÉLINA.

Est-ce que vous n'prenez pas vot' aut' béquille? (*Elle désigne celle qui est au fond du théâtre*).

DANIEL, *prenant le bras de Marcélina.*

J'aime mieux ton bras.... (*à Antonio.*) Tu viens avec nous, toi?

ANTONIO.

N'faut-i' pas que j'fasse viser le laissez-passer qu'on m'a délivré à Gonesse; sans ça on m'arrêterait demain aux portes de la ville.

(*Ils sortent tous les trois*).

---

## SCENE III.

MIKÉLI, *seul.*

(*Il va fermer la porte après et revient s'asseoir dans le fauteuil.*)

Ils vont venir.... ouf! il faut avouer qu'i' l'ont échappé belle. C'pauve cher homme, comme i'm'serrait la main! et sa femme donc, comme elle me faisait des signes d're-connaissance!.... Il est vrai que j'm'suis diablement exposé pour eux... i'n'sont pas encore sauvés, et je n's'rai tranquille

qu'lors qu'i' s'ront sortis d'Paris... Comment faire pour y parvenir ?.... toutes les issues d'la ville sont gardées par des troupes Italiennes dévouées au cardinal; rien ne peut sorti' qu'après l'examen l'plus sévère... (*après un moment de silence et de réflexion.*) parbleu!.... oui ... l'moyen s'rait hardi, j'en conviens; eh ben c'est à cause d'ça qu'il faut en essayer.

(*Il se lève.*)

## COUPLETS.

### I.

Guide mes pas, ô providence!
D'mon plan protège le succès!
Ah! pour moi quelle jouïssance
D'sauver deux époux, deux Français!
Non, il n'est point dans la nature
De souvenir plus caressant,
Qu'celui qui là, tout bas murmure :
« J'ai secouru, j'ai sauvé l'innocent.

### II.

Si dans une obscure indigence
Par le destin je fus jeté,
Tâchons du moins qu'mon existence
Soit utile à l'humanité.
Et qu'un jour mon humble poussière
Fasse dire à queuque passant :
« C'brave homme employa sa carrière
» A secourir, à sauver l'innocent.

S'tapendant si mon entreprise n'réussissait pas ; si j'venais à être découvert, ce s'rait fait d'ma vie, j'n'en saurais douter.

### III.

Que résoudre, ô ciel! et que faire?
Je me dois à mes deux enfans;
Je me dois à mon pauvre père;
C'est à moi d'soigner ses vieux ans.
Mais à la voix de la nature
S'unit c'cri si doux, si puissant,
Qui toujours là, tout bas murmure :
« Aide ton frère, et sauve l'innocent!

Allons, allons; mon parti est tout pris... i'n'sagit plus maint'nant que d'aviser aux moyens d'préparer c'qui m'est nécessaire.... j'ai à moi toute la nuit, et avec le s'cours de mon fils.... et puis c't'idée d'une bonne action, ça vous donne une force... un courage!... (*on frappe à la porte.*) ce sont eux sans doute : gardons-nous bien d'leur expliquer mon projet; i' craindraient trop pour mes jours, et ne voudraient jamais consentir.... mais je l'veux, moi; et ça s'ra, sarpéjeu! oui, ça s'ra. (*il va ouvrir*).

---

## SCENE IV.

MIKÉLI, ARMAND *déguisé en officier, moustache et petite barbe, cheveux noirs et bouclés, deux pistolets à sa ceinture.* CONSTANCE *couverte d'une mante de soie brune et coïffée d'une toque de velours noir ornée d'une large plume blanche.*

### TRIO.

ARMAND, *pressant Mikéli dans ses bras.*

O mon libérateur!

CONSTANCE, *pressant aussi Mikéli dans ses bras.*

O mon Dieu tutélaire!

ENSEMBLE.

| ARMAND, CONSTANCE. | MIKÉLI. |
|---|---|
| Oui, jusqu'à mon heure dernière,<br>Je te porterai dans mon cœur. | J'ai fait ce que je devois faire :<br>Ma récompense est dans mon cœur. |

ARMAND.

Je te dois les jours de Constance.

CONSTANCE.

Je te dois ceux de mon époux.

MIKÉLI, *avec gaîté.*

Il faut convenir entre nous,
Qu'j'ons montré de l'intelligence.

ARMAND, CONSTANCE.

Déjà de farouches soldats
Vers nous s'avançaient à grands pas.

MIKÉLI, *toujours avec gaîté.*

A leurs yeux j'dérobe madame,
Tremblante, ayant la mort dans l'ame ;
Je vous donne, à vous mon chapeau
Et vous attèle à mon tonneau :
Arrive la troupe implacable
Qui vous prend pour un porteur d'eau,
Cherche partout et s'donne au diable....
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
L'excellent tour que celui-là!

CONSTANCE, ARMAND.

O bonté secourable!
O courage admirable!

MIKÉLI, *avec feu.*

Il n'est rien dont je n'sois capable,
Quand il s'agit de sauver mon semblable.

ARMAND.

O mon libérateur!

CONSTANCE.

O mon Dieu tutélaire!

ENSEMBLE.

ARMAND, CONSTANCE.

Oui, jusqu'à mon heure dernière,
Je te porterai dans mon cœur.

MIKÉLI.

J'ai fait ce que je devais faire :
Ma récompense est dans mon cœur.

CONSTANCE.

Mais qui donc a pu vous intéresser à notre sort?

MIKÉLI.

Vous êtes malheureux, et ça me suffit.

ARMAND.

Non, non, je ne veux plus te laisser ignorer qui je suis; je dois te faire connoître toute la profondeur du précipice que tu creuses sous tes pas; tu vois en moi l'un des présidens du parlement de Paris, en un mot le comte Armand.

MIKÉLI, *avec force.*

Quoi! vous seriez ce magistrat!...

ARMAND, *avec joie.*

Qui osa avec les présidens Broussel et Novion, accuser Mazarin en présence de la reine, et le menacer de la vengeance des loix, s'il ne cessait de dévaster la France. Tant

de dévouement et de courage devait exciter la haine du cardinal : je m'y attendais. Mais quand on est le dépositaire du pacte social et du bonheur du peuple, on doit donner sa vie pour les défendre... Broussel et Novion on su par la fuite échapper aux recherches de notre persécuteur : instruit que je n'ai pu m'évader encore, il veut assouvir sur moi seul toute sa rage, et six mille ducats sont promis à quiconque lui portera ma tête... Tu peux juger d'après cela de tous les dangers que je te fais courir.

MIKÉLI.

Oh j'sais ben que j'joue gros jeu en vous cachant ici ; mais c'est égal, quand on craint pour ses jours, faut au moins ben les employer, c'est ma d'vise à moi : et surtout n'jamais perdre sa gaieté, ça vous démonte les méchans ; et c'est toujours autant d'pris sur eux... Songeons, maint'nant à vous soustraire aux poursuites du cardinal. . Vous v'là chez moi, c'est fort ben ; rien n'vous y manquera tant qu'une goutte d'sang coul'ra dans mes veines, ça c'est sûr ; mais j'crains qu'on n'fasse des r'cherches, voyez - vous ; et si l'on vous trouvait ici...

ARMAND.

Tu serais perdu, brave homme ; et je périrais mille fois plus malheureux.

MIKÉLI.

J'saut'rais l'pas avec vous, v'là tout ; et nous nous r'trouverions là-bas tous les deux ; mais qu'euqu' bien qu'on y soit, n'faut y aller voir que l'plus tard qu'on peut, n'est-ce pas ? c'est donc pour prév'ni tout ça, qu'dès demain j'vous fais quitter Paris.

CONSTANCE.

Eh comment ferez-vous ?

MIKÉLI.

D'main matin j'mets vot' mari hors des murs de la ville.

ARMAND.

Par où ? par quel moyen ?

MIKÉLI.

Laissez-moi faire, c'est mon secret : mon fils qui s'en va d'main à Gonesse, épouser la fille d'un riche fermier, vous y conduira par des chemins détournés ; et une fois là, vous y resterez caché jusqu'à c'qu'on n'ait plus à craindre pour vos jours ; voilà mon plan, voyez s'il vous convient.

ARMAND.

Excellent! et je m'y livre sans balancer.

CONSTANCE.

Cher Mikéli, quelle reconnaissance!...

MIKÉLI.

Pour vous, madame, vous resterez auprès d'moi, jusqu'à ce que vous puissiez vous réunir tous les deux.

## DIALOGUE EN CHANT.

CONSTANCE.

Me séparer de mon époux!

ARMAND.

Songe aux maux qui nous environnent.
Ils sont affreux.

CONSTANE.

Je les braverai tous.

ARMAND.

D'un ennemi puissant redoute le courroux.
Quels moyens aurais-tu pour éviter ses coups?

CONSTANCE.

Ceux que l'hymen et l'amour donnent.

ARMAND.

Crains tout...

CONSTANCE.

Je ne crains que pour toi.

ARMAND.

N'expose pas tes jours.... conserve-les pour moi.

CONSTANCE.

AIR:

*(Pendant cet air, Mikéli va fermer la porte à double tour, et va porter ses seaux dans la chambre du fond.)*

Non, dût-il m'en coûter la vie,
Je ne t'abandonnerai pas:
Tu m'appartiens; et je défie
Que l'on t'arrache de mes bras.
Non, non, je ne te quitte pas,

*(D'un mouvement plus lent et avec la plus tendre expression.)*

Des dangers que sur nous la fortune rassemble,
Ah! laissez-moi partager la rigueur.

Oui, nous devons mourir ensemble.
Ou renaître ensemble au bonheur.

(*Avec force.*)

Non, dût-il m'en coûter la vie,
Je ne t'abandonnerai pas;
Tu m'appartiens; et je défie
Que l'on t'arrache de mes bras.
Non, non, je ne te quitte pas.

MIKELI, *il a prêté l'oreille aux derniers vers ci-dessus.*
Elle a raison sarpéjeu! j'en f'rais d'même si j'étois à sa place.

ARMAND.

Mais elle ne peut sortir de Paris sans s'exposer ainsi que moi à une mort certaine.

MIKELI.

Oh! si c'n'est qu'ça, je m'charge, moi d'la faire sortir d'là ville, sans qu'el' coure aucun danger.

ARMAND.

Et comment t'y prendras-tu?

MIKELI.

Soyez tranquille... (*riant.*) c'est encore là un d'mes secrets.

ARMAND.

Mais quel homme es-tu donc, et par quel prodige?...

CONSTANCE.

C'est un dieu descendu sur la terre, pour nous guider au milieu des dangers qui nous menacent.

MIKELI.

Je n'suis ni un dieu, ni un prodige; mais un bon diable qui n'peut voir de sang froid les braves gens dans la peine. (*à Constance.*) Dites-moi, madame, quand j'vous ai dérobée aux poursuites d'ces soldats Italiens, i m'a semblé qu'vous vous étiez déguisée tout-à-coup sous des vêtemens grossiers.

CONSTANCE.

Sans doute; et je les porte encore sous cette mante.

MIKELI.

Bon! c'est justement c'qui nous faut.

CONSTANCE.

C'est à ce double déguisement que je n'ai pas quitté depuis trois jours entiers, que je dois l'existence, et le bonheur de

vous avoir rencontré. ( *Elle quitte la mante et sa toque, qu'elle jette sur le fauteuil, et paraît sous les habits d'une jeune savoyarde ; petit fichu de soie rouge sur sa tête.* ) Il ne faut, comme vous voyez, qu'un seul instant, pour passer de l'un à l'autre.

MIKELI, *riant de toutes ses forces.*

A merveille!...... ah! ah! ah! ah! on s'don'rait au diable qu'c'est une petite savoyarde du quartier..... Je n'sais pas si c'est parce que c't'habillement-là vous rapproche d'moi ; mais foi d'homme, j'vous trouve à ravir. ( *Sérieusement.* ) Ah ça, madame, vous sentez-vous la force d'rester long-tems sous c'déguisement.

CONSTANCE.

Il m'est devenu si cher !

MIKELI.

C'est qu'pour exécuter mon projet, i' faut vous abaisser....

CONSTANCE, *vivement.*

A quoi ?

MIKELI.

A vous dire la sœur d'Antonio, en un mot à passer pour ma fille.

ARMAND, *lui serrant les mains.*

Eh qui ne s'honorerait pas d'être de ta famille?

( *On frappe à grands coups à la porte d'entrée.* )

CONSTANCE.

Ce sont sans doute vos enfans?

MIKELI.

Non ; ils n'ont pas coutume de frapper aussi fort. ( *Il va à la porte.* ) Qui est là ?

UNE VOIX EN DEHORS.

Ouvrez! de par la reine!

CONSTANCE.

Ciel!

MIKELI.

( *Bas à Constance.* ) Chut!

ARMAND, *à demi-voix.*

Quel parti prendre?

MIKELI, *portant ses regards sur le lit.*

Eh vîte, dans l'lit d'mon père!.... ( *Armand s'élance dans l'alcove dont les rideaux doivent toujours rester fermés ; Mikéli*

*y jette la mante et la toque ; il approche aussitôt la chaise où sont les vêtemens d'homme, et sur le dos de laquelle il les étend. Constance apporte les pantoufles de lisière et les dépose au bas des rideaux.* ) Le visage du côté du mur !........ ( *Il apporte sur la chaise qui est auprès du lit, la béquille restée au fond du théâtre ; Constance arrange les rideaux dans la plus vive agitation. Tout cela doit être l'affaire d'un instant.* )

LA VOIX, *toujours en dehors.*

Eh bien ? ouvrez-vous ?

MIKELI, *d'une voix forte.*

Eh ! j'y vais, j'y vais. ( *Bas à Constance.* ) Vous, près du lit, l'air gauche et timide ; et surtout du courage, madame, du courage !

( *Il va ouvrir.* )

CONSTANCE, *à part.*

O destin ! quand cesseras-tu de nous poursuivre !

---

## SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, PREMIER COMMANDANT ITALIEN, DEUX SOLDATS ITALIENS, *le premier porte un registre sous le bras.* PLUSIEURS SOLDATS, *un d'eux porte une lanterne où est une lumière.*

LE COMMANDANT, *plaçant deux sentinelles à la porte.*

Gardez cette porte, et ne laissez entrer ni sortir qui que ce soit. ( *A Mikéli.* ) Pourquoi donc tant tarder à nous ouvrir ?

MIKÉLI.

On est si las.... si harrassé.... Si vous aviez comme moi, traîné l'tonneau tout' la journée..... Mais faites-moi l'plaisir de parler plus bas, j'vous en prie..... J'avons là un pauvre malade. ( *Il désigne l'alcove.* ) Que m'voulez-vous !

LE COMMANDANT.

Visiter ton domicile, et m'assurer si tu n'aurais pas retiré chez toi quelque membre du parlement.

MIKELI, *affectant toujours un ton d'humeur.*

Ah ben oui ; j'suis ben d'humeur à ça.

LE COMMANDANT, *désignant la porte du fond.*

Où conduit cette porte ?

MIKELI.

Dans une seconde chambre qu'jhabite.

LE COMMANDANT, *à plusieurs soldats.*

Allez la visiter ; *( Deux soldats entrent avec la lanterne dans la chambre du fond ; aux soldats qui l'entourent. )* Nous pendant ce tems-là faisons la vérification qui nous est ordonnée *( Il prend le registre, l'ouvre, et lit )* : « Antoine » Mikéli, savoyard d'origine..... » Trois personnes.

MIKELI, *ôtant son chapeau.*

Me voici.

LE COMMANDANT, *examinant le signalement de Mikéli.*

Bon ! *( Continuant de lire sur le registre )* : Daniel Mikéli, son père, aussi savoyard, âgé de 71 ans, et infirme.

MIKELI, *désignant l'alcove.*

Le v'là dans son lit.

*( Constance frémit et se tient à l'écart. )*

LE COMMANDANT.

*( Il va tirer les rideaux de l'alcove, où Armand paraît couché dans un lit ; la couverture jusqu'au menton, le visage vers le fond de l'alcove, la tête couverte d'un bonnet de laine grise et appuyée sur un oreiller ; il examine les pantoufles, la béquille, les vieux vêtemens, fait un signe de commisération et fixe un instant Mikéli. )*

Il suffit.

CONSTANCE, *à part.*

Je respire !

LE COMMANDANT, *continuant de lire sur le registre.*

Et Marcélina Mikéli, sa fille, âgée de 18 ans.

MIKELI, *désignant Constance encore toute tremblante.*

La voici. *( Prenant brusquement Constance par le bras. )* Allons, avance donc.... Voyez un peu comme elle tremble.

CONSTANCE.

Mon père.

MIKELI.

Mon père, mon père...... As-tu peur que ces messieurs t'fassent du mal ?

CONSTANCE.

C'est que.... j'nons pas coutume.....

MIKELI, *feignant toujours un ton brusque.*

J'nons pas coutume... Faites donc la révérence, m'am'selle (*Constance hésite.*) fais-tu la r'vérence quand j'te l'dis. (*Constance fait une révérence gauche et niaise.*) p'tite sotte!

Le premier SOLDAT ITALIEN, *bas au second.*

Elle est charmante!

Le deuxième SOLDAT, *bas au premier.*

Chut!

LE COMMANDANT, *à Mikéli.*

C'est bien là tout ce qui compose ta maison.

MIKELI.

Absolument tout.

---

## SCENE VI.

LES MÊMES, ANTONIO.

ANTONIO, *entrant, et d'une voix bien élevée.*

Ah! mon dieu, mon dieu; j'ai cru que j'nen finirions jamais chez c'comissaire... (*Il est saisi par les deux sentinelles et demeure stupéfait.*)

MIKELI, *à part.*

Mon fils! Il faut nous tirer de là.

ANTONIO, *aux deux sentinelles, et d'une voix élevée.*

Je suis d'la maison.... mais quand j'vous dis que j'suis....

MIKÉLI, *courant au devant d'Antonio, et lui coupant la parole.*

Allons, tais-toi, imbécille..... Voyez un peu, s'en venir crier ainsi; tandis qu'ces messieurs ont eux-mêmes la complaisance.... n'vois-tu pas bien qu'not bon père repose.

(*Il lui montre Armand.*)

ANTONIO, *fixant Armand d'un air étonné.*

Il repose!

LE COMMANDANT.

Quel est donc ce jeune homme?

MIKELI.

C'est mon fils qui, d'meure au village de Gonesse, où

c'qui va s'marier; et qui est v'nu chercher sa sœur que v'là pour la noce. ( *Il désigne Constance.* )

CONSTANCE.

T'as été ben long-tems, mon frère.

( *Antonio fixe Constance d'un air effaré.* )

LE COMMANDANT.

Puisquil est ainsi, il doit avoir un *Laissez-passer* du Syndic de Gonesse.

MIKELI.

Il vient justement de l'faire viser; ( *A Antonio avec brusquerie.* ) allons, fais-le donc voir, et n'aie pas comme ça l'air effaré.... Ah bon dieu, bon dieu, qu'on d'vient bête au village!

( *Antonio remet un papier au commandant.* )

MIKELI, *bas à Antonio, pendant que le commandant examine le papier.*

Si tu dis un seul mot, c'est fait de nous. ( *Antonio frémit.* )

( *Constance ferme les rideaux de l'alcove.* )

LE COMMANDANT, *après avoir examiné le papier d'Antonio.*

Et ton nom est donc?.....

MIKELI.

I' s'nomme....

LE COMMANDANT.

Laisse le répondre.

ANTONIO, *hésitant et avec le plus grand trouble.*

Comment.... je m'nomme?

LE COMMANDANT.

Oui, ton nom? est-ce que tu l'ignores?

MIKELI, *brusquement.*

Mais réponds donc, imbécile.

ANTONIO, *avec dépit et embarras.*

Antonio Mikéli.

LE COMMANDANT, *vérifiant chaque réponse d'Antonio sur le passeport.*

Ton âge?

ANTONIO.

Vingt-deux ans.

LE COMMANDANT.

Et tu d'meures?....

ANTONIO, *avec volubilité.*

Au village de Gonesse, d'ou j'suis parti avant-hier après mes fiançailles, et j'y retourne d'main matin avec ma sœur, pour me marier après d'main.

MIKELI, *avec gaîté.*

Ah!..... le v'là pourtant qui s'met en train.... On a eu ben d'là peine à lui arracher ça.

LE COMMANDANT.

C'est juste. ( *Remettant le papier à Antonio.* ) Pourquoi trembler ainsi, jeune homme? Je suis sévère à remplir mon devoir; mais croyez que j'aime surtout à ne point trouver de coupable. ( *aux soldats.* ) Continuons nos recherches.

( *il sort avec tous les soldats.* )

---

## SCENE VII.

ARMAND, *toujours couché*, CONSTANCE, MIKELI, ANTONIO. *Pendant que Mikéli conduit jusqu'à la porte le commandant et les soldats, Constance fait signe de s'observer à Antonio, qui la fixe, immobile et stupéfait.*

ANTONIO, *à Mikéli.*

Mais, mon père, expliquez-moi donc......

MIKELI, *avec vivacité.*

Tu sauras tout; mais dis-moi, où sont mon père et ta sœur?

ANTONIO.

Chez l'marchand d'étoffes du coin, où Marcélina s'est arrêtée à acheter un corset pour la noce.

MIKELI.

Le ciel en soit béni!.... cours vîte les rejoindre; et n'les fais rentrer ici qu'après qu'ces hommes-d'armes se s'ront éloignés.

ANTONIO.

Mais encore un coup.....

MIKELI, *le poussant dehors.*

Fais c'que j'te dis, et songe qu'il y va à tous d'notre vie.

ANTONIO.

J'y cours.

( *il sort ; Mikéli ferme sur lui la porte à double tour.* )

---

## SCENE VIII.

ARMAND ; *il doit pendant ce tems-là quitter le bonnet de laine, et se débarrasser du lit.* CONSTANCE, MIKELI.

MIKELI, *reprenant sa gaîté ordinaire.*

Ouf!.... encore une crise d'passée ... ( *à Armand.* ) Eh bien! mon bon père, dormez-vous encore? ( *il ouvre les rideaux ; Armand s'élance du lit et presse Mikéli dans ses bras.* ) Vot' sommeil a été un peu agité, n'est-ce pas? ah! ah! ah! ah!

CONSTANCE.

Cher Mikéli!.... que vous êtes heureux de conserver ce sang-froid, cette gaîté intarissable qui en écartant tout soupçon, vous conduisent plus sûrement à votre but!... Pour moi, j'ai pensé mille fois me faire découvrir.

MIKELI.

Laissez donc, laissez donc; vous avez joué vot rôle à ravir.

ARMAND.

A quels dangers nous t'exposons, bon Mikéli!

MIKELI, *avec tout l'élan de la sensibilité.*

Est-ce que j'peux l'payer trop cher ce bonheur de pouvoir dire un jour : « Vous voyez ben c'magistrat et son épouse; » eh ben, c'est moi qui les ai sauvés tout les deux; aussi à » chaque fois qu'ils respirent j'vois mon nom sur leurs lèvres, » i's'souv'nont d'Mikéli qu'ils n'oublieront jamais.... »

ARMAND, CONSTANCE, *ensemble et pressant Mikéli dans leurs bras.*

Non jamais!

ARMAND.

O céleste humanité!.... Si l'homme savait ce qu'il perd en désertant tes autels, il ne se trouverait bientôt plus un méchant sur la terre.

MIKELI.

Ah ça, on ne r'viendra plus faire ici d'visite; prenons haleine, et songeons à notre plan. (*à Constance.*) Vous persistez toujours à suivre votre mari ?

CONSTANCE.

J'y suis plus que jamais déterminée; mais quel moyen ?

MIKELI.

Le voici.... Ma fille est allée chercher un permis, comptant partir demain avec son frère; vous vous en servirez pour aller à sa place aux noces d'Antonio; et par ainsi vous accompagnerez vot' mari sans courir le moindre risque..... Mais vous d'vez avoir besoin d'prendre des forces; nous allons donc commencer par faire ensemble un p'tit souper d'famille, dans c't'aut. chambre; après quoi vous vous r'poserez toute la nuit, tandis qu'j'irai moi, préparer c'qui m'faut pour exécuter mon projet. (*on frappe doucement à la porte d'entrée.*)

ANTONIO, *frappant en dehors.*

C'est nous, mon père.

MIKELI.

Ce sont mes enfans; restez là, j'men vais leur ouvrir.

(*Il va leur ouvrir la porte qu'il referme à double tour.*)

---

## SCENE IX.

LES PRÉCEDENS, DANIEL, *appuyé sur sa béquille et sur le bras de Marcélina ;* ANTONIO, MARCELINA, *un corset neuf à la main.*

### FINALE.

ANTONIO, *fixant Armand.*

O ciel! en croirai-je mes yeux!

MIKELI.

Comment ?

ANTONIO.

C'est lui..... c'est lui, mon père....

MIKELI.

Qui lui?

ANTONIO.

ANTONIO.

Ce Français généreux
Qui m'soulagea dans ma misère.

MIKÉLI, DANIEL, MARCELINA, *ensemble.*

Quoi! ce serait ce bon Français?

ANTONIO.

Oui, c'est lui : je le reconnais.

MIKELI, *avec ivresse.*

De joie il faudra que j'expire.

ARMAND.

Expliquez-vous : que veut-il dire?

ANTONIO, *avec la plus vive altération.*

Eh quoi! vous ne remettez pas
Ce savoyard.... que dans vos bras....
A Berne.... un soir.... à peine je respire....

ARMAND.

Quoi tu serais ce jeune Antonio?....

ENSEMBLE.

| MIKÉLI, DANIEL, MARCÉLINA. | ANTONIO. | ARMAND, CONSTANCE. |
|---|---|---|
| Eh oui, oui, c'est Antonio, | Eh oui, je suis Antonio, | Quoi! ce serait Antonio!.. |
| Fils d'Mikéli, le porteux d'eau. | Fils de ce pauvre porteux d'eau. | Le fils de ce bon porteur d'eau! |

TOUS.

O céleste providence,
Que je bénis tes bienfaits!
Non, non, je n'éprouvai jamais
Une plus douce jouïssance.

ANTONIO, *à Armand.*

C'est donc vous qui dans c'lit.... tandis que ces soldats?...

MIKELI.

Eh oui, voilà tout le mystère.

ARMAND.

Sans le secours de ton généreux père,
Mon épouse avec moi subissait le trépas.

MIKÉLI.

C'est fort ben; mais songeons à c'qui nous reste à faire.
Faut achever
De vous sauver.

ANTONIO, MARCÉLINA, DANIEL.

Faut achever
De les sauver.

MIKÉLI.

Mes enfans, vous m'aid'rez, j'espère.

ANTONIO, MARCELINA.

Parlez, parlez; que faut-il faire?

MIKELI, *à Marcélina.*

Donne-moi le permis que tu viens d'obtenir.

*(A Constance à qui il remet le papier que lui donne Marcélina.)*

Voilà tout c'qui vous faut.... ayez soin d'retenir,
Les noms, surnoms, l'âge et la d'meure;
Et demain matin de bonne heure,
Avec mon fils il faut partir.

MARCÉLINA.

Quoi, mon père, c'est donc à dire?....

MIKÉLI.

Qu'il n'est plus de noces pour toi.

MARCÉLINA.

Comment, plus de noces pour moi!
A c'point je ne saurais souscrire.

MIKÉLI.

Je prétends qu'il en soit ainsi.

MARCÉLINA.

J'ai du malheur; faut en conv'ni.

MIKÉLI.

Ah ça voudrais-tu ben te taire.

ARMAND, CONSTANCE.

Bon Mikéli,
Ah! ne l'affligez pas ainsi.

MARCELINA.

Si je n'suis pas aux noces de mon frère,
Je n'm'en consolerai jamais....
Jamais!.... jamais!

MIKELI, *avec force.*

Paix!

*(Moment de silence général.)*

ANTONIO, *à Marcélina.*

Pour te calmer, dis-toi: « j'aide mon frère
» A secourir son bienfaiteur.

MARCELINA, *avec une expression graduée.*

Moi, secourir ton bienfaiteur!

MIKELI.

Pour te calmer, dis-toi : « j'aide mon père
» A connaître le vrai bonheur.

MARCELINA.

Quoi ! je ferais votre bonheur!

| MIKÉLI. | ANTONIO. |
|---|---|
| Oui, oui, tu feras mon bonheur. | Oui, tu sauv'ras mon bienfaiteur. |

MARCELINA.

Eh bien, partez sans moi.... je reste avec mon père....

| CONSTANCE, ARMAND. | MIKÉLI, ANTONIO. |
|---|---|
| L'aimable enfant! l'excellent cœur ! | Je reconnais bien là son cœur. |

TOUS ENSEMBLE.

O céleste providence!
Que je bénis tes bienfaits !
Non, non, je n'éprouvai jamais.
Une plus douce jouissance!

( *Ils entrent tous dans la chambre du fond, et la toile tombe.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE SECOND.

*Le théâtre représente une des anciennes barrières de Paris, devant laquelle est une place où aboutissent plusieurs rues; la porte de la barrière à laquelle est un pont-levis, doit être placée au fond du théâtre; auprès de cette porte, à la gauche du spectateur, est un corps de garde auprès de l'entrée duquel est une guérite; sur l'autre côté de la barrière, à la droite du spectateur, est un mur d'appui à créneaux, au-dessus duquel on apperçoit une allée d'arbres qui se perd dans le lointain, et laisse voir l'entrée d'un faubourg.*

---

### SCENE PREMIERE.

Deuxième COMMANDANT ITALIEN, UNE SENTINELLE, *parcourant son poste de la guérite à la porte de la barrière*. LES DEUX SOLDATS ITALIENS, SOLDATS.

(*Au lever de la toile ils sont grouppés çà et là; dans l'encoignure du corps de garde et de la barrière, est un faisceau de hallebardes. L'entr'acte a annoncé qu'il était six heures du matin.*)

CHŒUR DE SOLDATS.

Point de pitié! point de clémence!
Observons,
Poursuivons,
Combattons,
Arrêtons;
C'est l'ordonnance.

Le deuxième COMMANDANT.

Secondez-moi soldats !
Que la plus grande vigilance,
Dirige tous vos pas !

TOUS LES SOLDATS.

Que la plus grande vigilance,
Dirige tous nos pas !

Le denxième COMMANDANT.

Méritons la bienveillance,
Du célèbre Mazarin ;
Surveillons et servons bien
Son éminence !

## CHŒUR GÉNÉRAL.

Point de pitié, point de clémence !
Observons,
Poursuivons,
Combattons,
Arrètons ;
C'est l'ordonnance.

Le deuxième COMMANDANT.

Il faut convenir, camarades, que nous avons fait cette nuit d'excellentes captures ; je serais bien trompé s'il ne s'y trouvait pas quelque membre du parlement.

Deuxième SOLDAT ITALIEN.

Si parmi eux pouvait être celui de qui la tête est mise à prix.

Premier SOLDAT ITALIEN.

Nous partagerions comme c'est convenu, la moitié pour notre commandant, et l'autre moitié pour nous tous.

Le deuxième COMMANDANT.

Cette barr.ère est une des plus importantes de Paris.

Deuxième SOLDAT.

Heureusement, on ne nous trompe pas facilement.

Premier SOLDAT.

Oh pour moi, le moindre oubli, la plus petite différence dans le signalement ; au corps de garde !

Deuxième COMMANDANT.

Voici notre Commandant !

(*Tous les soldats portent la main au chapeau.*)

## SCENE II.

LES MÊMES, Le premier COMMANDANT ITALIEN.

Le premier COMMANDANT.

Eh bien, camarades, qu'y a-t-il de nouveau ?

Le deuxième COMMANDANT.

Rien du tout, mon capitaine ; pendant le jour les prises sont rares.

Premier SOLDAT.

Ce n'est que la nuit qu'on ose avec nous tenter des sorties.

Le premier COMMANDANT.

Je dois cependant vous prévenir que la matinée ne se passera peut-être pas, sans que vous mettiez les mains sur quelque personnage important.

Le deuxième COMMANDANT.

Comment donc ?

Le premier COMMANDANT, *à demi-voix, et d'un ton mystérieux. Les soldats forment un demi-cercle derrière de lui, et l'écoutent avec la plus grande attention.*

Je suis chargé de vous instruire, que d'après les rapports les plus fidèles, il est certain que le comte Armand qui l'autre jour menaça avec tant de force le cardinal Mazarin...

Le deuxième COMMANDANT.

Eh bien ?

Le premier COMMANDANT.

S'est réfugié dans ce quartier, qu'il y a passé toute la nuit, et que probablement il cherchera à sortir de Paris par cette barrière.

Le deuxième COMMANDANT, *aux soldats qui l'entourent.*

Six mille ducats, vous le savez, sont promis à quiconque le livrera mort ou vif.

Le premier COMMANDANT.

Il prendra sans doute le déguisement le mieux combiné, s'enveloppera de l'ombre la plus impénétrable.

Le deuxième SOLDAT.

Nous saurons le découvrir.

Le premier SOLDAT.

Fût-il au centre de la terre!

Le premier COMMANDANT.

Voici son signalement : prêtez-y tous la plus grande attention; *(les soldats s'approchent encore de plus près, et l'écoutent.)* *(il lit.)* « Jules-Hyppolite-Armand, président à mortier du par-
» lement de Paris; 26 à 28 ans, taille de cinq pieds trois pouces,
» cheveux et sourcils noirs, nez aquilin, les yeux bruns et
» pleins de feu, démarche fière et assurée.... *(avec indifférence.)*
» Six mille ducats de récompense »....

Le premier SOLDAT.

Cela suffit.

Le deuxième SOLDAT.

S'il nous échappoit, je ne me le pardonnerois de ma vie.

Le deuxième COMMANDAND.

Pour moi, je ne quitte pas cette porte de toute la matinée, afin d'examiner moi-même tous ceux qui s'y présenteront.

Le premier COMMANDANT.

Je vous annonce aussi que 10 hommes d'entre vous se joindront au détachement qui doit venir me prendre pour aller faire des recherches dans plusieurs villages des environs, où l'on assure que beaucoup de membres du parlement se sont réfugiés la nuit dernière; *( au deuxième commandant. )* l'expédition est importante; vous aurez le soin, Commandant, de me choisir les plus alertes et surtout les plus prudens. Je veux qu'on obéisse fidèlement aux ordres supérieurs; mais malheur à qui oserait en abuser!... Je vais me jeter sur le lit de camp; aussitôt que le détachement s'avancera, vous me ferez avertir.

*( Il entre dans le corps-de-garde; il est suivi des deux premiers soldats, et de plusieurs autres. )*

## SCENE III.

Le deuxième COMMANDANT. *Il se tient à la porte de la barrière ;* LA SENTINELLE, *parcourant toujours son poste, qui n'est que de la porte de la barrière à celle du corps-de-garde ;* SOLDATS, *grouppés çà et là ;* CONSTANCE. *Elle paroît un moment après toujours sous le même déguisement, un petit panier sous le bras, une petite gourde attachée en sautoir ;* ANTONIO, *un paquet sur le dos, et armé d'un gros bâton noueux ; il présente un papier au deuxième Commandant.*

Le deuxième COMMANDANT, *remettant à Antonio le papier qu'il a examiné.*

C'est bon.... *( il prend celui que lui présente Constance en lui faisant une petite révérence, et l'examine de même. )* Ça ne vaut rien, ça.

ANTONIO.

Comment, ça n'vaut rien.

Le deuxième COMMANDANT.

Le signalement est faux.

CONSTANCE, *avec trouble.*

D'am' j'vous l'donne, moi, comme on m'la délivré.

Le deuxième COMMANDANT, *fixant Constance avec attention.*

Comment te nommes-tu ?

ANTONIO.

Parbleu ! vous l'voyez ben.

Le deuxième COMMANDANT, *brusquement.*

Tais-toi. *( fixant toujours Constance. )* Comment t'appelles-tu ?

CONSTANCE, *avec gaucherie et ingénuité.*

Anne-Marcélina Mikéli, quoi donc.

Le deuxième COMMANDANT, *vérifiant chaque réponse sur le papier.*

Ton âge ?

CONSTANCE.

Dix-huit ans.

Le deuxième COMMANDANT.

Ta demeure?

CONSTANCE.

Chez mon père Antoine Mikéli, Savoyard porteux-d'eau, qui d'meure rue d'Anjou, dans c'quartier, tout près d'ici.

Le deuxième COMMANDANT.

Où vas-tu ?

CONSTANCE.

Aux nôces d'mon frère Antonio que v'là et qu'est venu m'chercher d'Gonesse ; comme par ainsi qu'vous avez pu l'voir sus c'papier. (*elle désigne celui qu'Antonio tient encore à la main*).

Le deuxième COMMANDANT.

Tout cela est très-fidèle ; je suis forcé d'en convenir...... mais ce signalement porte les cheveux bruns, et tu es blonde. Il annonce les yeux noirs, et tu as les yeux bleux... (*brusquement*). Regarde-moi..... (*plus brusquement encore*). Regarde-moi donc.

CONSTANCE, *avec beaucoup d'émotion.*

Vos regards sont si terribles !......

Le deuxième COMMANDANT.

Ce tremblement, tout annonce......

ANTONIO.

Dam, vous l'intimidez aussi.

Le deuxième COMMANDANT.

Allons, allons, au corps-de-garde ! (*Plusieurs soldats saisissent Constance*).

## DIALOGUE EN CHANT.

CONSTANCE.

O mon frère ! je t'en supplie !
Antonio, ne m'abandonne pas.

ANTONIO, *l'arrachant des mains des gardes.*

Il faut que l'on m'ôte la vie,
Avant d't'arracher de mes bras.

Le deuxième COMMANDANT.

Que fais-tu, jeune téméraire ?
Oser ainsi te révolter !

ANTONIO.

Défendre une..... sœur aussi chère ;
Est-ce donc là se révolter?

CONSTANCE, *au Commandant.*

Excusez le zèle d'un frère;
Daignez un instant m'écouter.

Le deuxième COMMANDANT.

Non, je ne veux rien écouter.

ANTONIO, *avec force.*

Mon sang bouillonne de colère......

TOUS ENSEMBLE.

| LES SOLDATS. | ANTONIO. | CONSTANCE. | Le deuxième COMMANDANT. |
|---|---|---|---|
| Que fais-tu, jeune téméraire? Oser ainsi se révolter! | Défendre une sœur aussi chère, Est-ce donc là se révolter? | Excusez le zèle d'un frère: Daignez un instant m'écouter! | Oser ainsi se révolter! Non, je ne veux rien écouter. |

LE deuxième COMMANDANT.

Allons, qu'on les sépare!

ANTONIO.

Quoi tu pourrois, barbare!......
Je prétends partager son sort.

Le deuxième COMMANDANT.

Obéissez, qu'on les sépare.

ANTONIO, *levant son bâton d'une main et soutenant Constance de l'autre.*

Le premier qui s'avance est mort.........

(*Un des soldats arrête le bâton qu'Antonio tient levé; plusieurs autres soldats s'emparent de Constance. Moment de silence général*).

---

## SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, le premier COMMANDANT, les deux premiers SOLDATS, PLUSIEURS AUTRES *sortant avec eux du corps-de-garde.*

Le premier COMMANDANT.

Eh bien donc, quel bruit? quel vacarme?

Le deuxième COMMANDANT.

C'est ce jeune homme qui s'avise de se révolter.

Le premier COMMANDANT, *avec sévérité.*

Comment, se révolter!

Premier SOLDAT.

C'est le fils du savoyard Mikéli.

Deuxième SOLDAT.

Et voilà aussi sa fille.

Le premier COMMANDANT, *passant de la sévérité à une douceur mêlée d'intérêt.*

C'est vrai, je les reconnais tous les deux.

Le deuxième COMMANDANT.

Vous les reconnaissez, Capitaine?

CONSTANCE, *courant au-devant du premier Commandant.*

Ah! c'est l'ciel qui vous envoie à not secours..... N'est-i pas vrai, monsieur, que je suis la fille d'Mikéli?

Le premier COMMANDANT, *souriant et lui passant la main sous le menton.*

Oui, oui, ma petite.

CONSTANCE.

Qu'vous m'avez vue chez lui..... chez nous, hier au soir, quand vous vîntes visiter not' demeure?

Le premier COMMANDANT.

Rien n'est plus vrai.

CONSTANCE, *au deuxième Commandant.*

Là!... nous croirez-vous une autre fois?

Le deuxième COMMANDANT, *au premier.*

Mais êtes-vous bien sûr, capitaine?......

Le premier COMMANDANT.

Si j'en suis sûr; demandez à ces deux soldats qui m'accompagnoient. (*Il désigne les deux premiers soldats*).

Le deuxième COMMANDANT, *désignant Constance et Antonio.*

Je vois clairement qu'ils sont tous les deux de bonne foi.

CONSTANCE.

Est-ce que l'z-enfans d'Mikéli.....

(*On entend dans la coulisse, à la droite du spectateur, représentant une rue, Mikéli qui crie :* à liau!.... *à plusieurs reprises.*

ANTONIO.

Justement l'voici lui-même.

(*Ici on relève la sentinelle qui est à la porte de la barrière*).

## SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, MIKELI. *Il roule sa charrette à tonneau, à laquelle il est attelé et la conduit d'abord quelques pas sur le théâtre.*

MIKÉLI *à Constance et à Antonio.*

Eh ben, quoiqu'vous faites donc là vous autres?..... j'vous croyais déjà ben loin.

ANTONIO.

C'est qu'on nous a arrêtés, mon père.

MIKÉLI *étonné et s'appuyant sur un des brancards de la charette.*

Comment on vous a arrêtés!

CONSTANCE.

Sur'ment; i'zont trouvé dans c'maudit papier des yeux noirs, des cheveux bruns, je n'sais quoi enfin qui l'eux a fait croire, comme ça, que j'n'étais pas vot' fille.

MIKÉLI *se dételant de sa charrette.*

En voici ben d'une autre.

ANTONIO.

Si ben qu'on allait nous mettre en prison tous les deux.

CONSTANCE, *s'élançant dans les bras de Mikéli.*

Mais, vous v'là, mon père, vous v'là.... Oh! je ne crains plus rien à présent.

MIKÉLI, *la caressant.*

Rassure-toi, ma pauvre petite; rassure-toi.... ( *Aux deux commandans*). Et pourrai-je savoir pour qu'eu sujet?...

Le deuxième COMMANDANT.

C'est ce *laissez passer* (*Il le tient à la main*), où se trouvent des erreurs si grossières, qu'il me faut une conviction aussi complète.... Au reste pour n'avoir rien à nous reprocher, capitaine, faisons-la conduire chez le commissaire qui lui a délivré cet écrit, afin qu'après s'être bien assuré que c'est la fille de ce porteur d'eau...

CONSTANCE, *bas à Mikéli.*

Nous sommes perdus.

MIKELI, *vivement.*

S'assurer que c'est ma fille, dites-vous... M'est avis qu'i' n'y a que moi qui puisse...

Le deuxième COMMANDANT, *avec emportement.*

I'n's'agit pas d'ça; et je prétends...

MIKELI.

Il était si tard hier au soir, quand on lui a délivré c'te permission, à c'te p'tite, qu'i' n'est pas étonnant qu'à la lumière on ait pris une couleur pour une autre : mais c'qu'il y a d'certain, c'est qu'c'est ma fille, saperjeu ! ma bonne petite Marcélina. (*Il l'embrasse*). Vrai, vous m'obligerez d'la laisser passer avec son frère; ça r'tarderait ces pauvres enfans, voyez-vous ; et ça n'aboutirait qu'à leur faire supporter en route tout' la chaleur du jour.

Le deuxième COMMANDAND, *toujours avec humeur.*

Il n'y a pas de chaleur qui tienne; il faut absolument...

MIKELI, *avec humeur.*

Que diable ! j'suis connu, moi ; j'demeure d'puis quinze ans dans c'quartier, et j'réponds d'tout, sarpéjeu ! j'réponds d'tout.

Le premier COMMANDANT.

Je ne vois pas en effet... convaincus comme nous le sommes... que nous puissions nous opposer...

Le deuxième COMMANDANT.

C'est donc votre avis, capitaine ?

Le premier COMMANDANT.

Sans doute; nous devons veiller à la sûreté de Paris, et non tyranniser ses habitans : il n'y a pas le moindre risque, vous dis-je ; et d'ailleurs, je prends tout sur moi.

Le deuxième COMMANDANT.

Oh! puisqu'il est ainsi, je n'ai plus rien à dire. (*A Marcelina*). Tiens(*Il lui remet le papier*), une autre fois, ma petite, crois-moi, vérifie toi-même comment on détaillera ton signalement.

MIKÉLI, *toujours avec gaîté*).

Faudrait auparavant qu'el' sût lire... J'allons, nous autres, comme on nous pousse... (*à Antonio*). Ah ça, n'vas pas m'ner ta sœur trop vîte ; et songe bien qu'elle n'est pas accoutumée... Et toi, ma p'tite, sois toujours honnête et sage; entends-tu ? sois toujours honnête et sage... et si là-bas, à c'te noce,

queuqu' jeunes garçons v'naient t'faire les doux yeux, n'vas pas les écouter au moins. (*d'un ton marqué*). Et souviens-toi, qu'ici... près d'moi... j'te conserve un époux.

CONSTANCE, *laissant d'abord échapper un cri de joie.*

Ah!... (*reprenant son premier mouvement*). Soyez ben sûr, mon père...

MIKÉLI.

Allons, allons, partez!

CONSTANCE, *à demi-voix, et pressant Mikéli contre son sein*).

Cher Mikéli, quelle reconnoissance!...

MIKÉLI, *aussi à demi-voix.*

Prenez garde : on a les yeux sur nous. (*Constance se retourne vivement, et fait une révérence aux deux Commandans.*) Allons, allons, partez.... (*Au premier Commandant à qui il ôte son chapeau.*) En vous r'merciant, mon capitaine.... (*à Constance et à Antonio.*) Adieu, mes enfans!.... Au revoir! (*Ils s'embrassent tous les trois à plusieurs reprises.*)

TOUS LES TROIS ENSEMBLE.

Adieu!

CONSTANCE, *baisant encore les mains de Mikéli.*

Adieu!

(*Constance et Antonio sortent par la porte où ils saluent en passant le deuxième Commandant qui leur fait un signe d'approbation; on les voit s'éloigner et disparaître sous les arbres.*)

---

## SCENE VI.

MIKELI, LES DEUX COMMANDANS, LES DEUX SOLDATS ITALIENS, LA SENTINELLE, SOLDATS.

Premier SOLDAT ITALIEN.

Elle est jolie, ta fille.

MIKÉLI, *s'attelant à sa charette.*

C'n'est pas pour dire; mais vrai, elle est aimée de tout l'quartier.

Deuxième SOLDAT ITALIEN.

Elle est tout-à-fait gentille.

MIKÉLI.

C'est encore ben gauche, ben timide..... Mais ça s'formera comme tant d'autres..... Ça s'formera. *( Il veut rouler sa charette hors de la barrière: il est arrêté tout-à-coup par la sentinelle. )*

LA SENTINELLE.

On ne passe pas.

MIKÉLI, *s'arrêtant, stupéfait.*

Comment on n'passe pas!

Le premier COMMANDANT.

Nous avons les ordres les plus précis de ne laisser sortir aucune voiture, sans permission particulière.

MIKÉLI, *il paraît un instant réveur et embarrassé.*

Est-ce que c'est une voiture ça? (*Il désigne son tonneau.*)

Le deuxième COMMANDANT, *brusquement.*

Allons, point de raisons.... tu ne passeras pas.

MIKÉLI, *reprenant sa gaîté.*

Eh ben v'là qu'est entendu : n'faut pas s'fâcher pour ça, mon capitaine, (*il recule un peu sa charette qui doit être placée en ce moment, entre la grille et la coulisse.*) mes pratiques du faubourg s'passeront d'eau aujourd'hui, v'là tout.

Le premier SOLDAT.

Cela ne t'empêche pas de nous porter au corps-de-garde de quoi mettre la marmite au feu.

MIKÉLI.

Bien volontiers. *(Il prend ses seaux à la main.)*

Le deuxième SOLDAT, *frappant sur le tonneau.*

Combien cela contient-il d'eau?

MIKÉLI, *reprimant un mouvement.*

Mais, dix voies environ.... *(reprenant sa gaîté)* c'est rude au moins à traîner après soi toute la journée.

Le premier COMMANDANT.

C'est un pénible état que le tien.

MIKÉLI, *toujours avec gaîté et tirant réellement une voie d'eau par un robinet de cuivre qui est au tonneau.*

Je n'dis pas non, mon capitaine : eh ben, il y a des mo-

mens, voyez-vous, où je n'le troquerais pas pour tout autre..; (*riant.*) Non vrai : je n'le troquerais pas pour tout autre. (*Un grand nombre de soldats rentrent au corps de garde.*)

Le premier COMMANDANT, *sur le devant de la scène.*
Sa gaîté me réjouit.

Le deuxième COMMANDANT.
Le drole est alerte et paraît rempli d'intelligence.

Le premier COMMANDANT.
Qu'elle est respectable cette utile portion du peuple; et qu'elle mérite bien qu'on s'intéresse à son bonheur!

(*Mikéli emporte au corps-de-garde la voie d'eau, le reste des soldats l'y suit.*)

---

## SCENE VII.

LES DEUX COMMANDANS, LA SENTINELLE, *parcourant toujours son poste à pas égal.*

Le deuxième COMMANDANT.
Si, comme on vous l'a fait espérer, capitaine, le comte Armand se présentait à cette barrière, quelle journée pour nous!

Le premier COMMANDANT.
Dites pour vous.

Le deuxième COMMANDANT.
Comment! n'auriez-vous pas la première part dans la récompense que le cardinal....

Le premier COMMANDANT.
Moi, partager le prix de la tête d'un homme! jamais!.... je ferai, quoi qu'il en soit, les recherches nécessaires pour découvrir le comte.

Le deuxième COMMANDANT.
Si nous en étions au partage... mais il ne s'agit pas de cela; n'est-ce pas dans l'endroit même où demeure ce porteur d'eau, qu'on nous a assuré que le comte Armand s'était réfugié cette nuit?

Le premier COMMANDANT.
Précisément.

Deuxième

Le deuxième COMMANDANT.

Il faut interroger ce savoyard : ces gens-là vont partout, connaissent tout.; et peut-être... Il faut d'abord le séduire en lui offrant de partager avec nous ce que son éminence... Ebloui par l'espoir d'une somme aussi forte...

---

## SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, MIKÉLI, *il paraît à la porte du corps-de-garde.*

Le premier COMMANDANT.

Le voici... laissez-moi faire... (*à Mikéli qui remet en ce moment ses deux seaux vides à des crochets qui sont derrière sa charette.*) Ecoute, brave homme. (*Mikéli s'avance à pas lents, en les observant tous les deux.*) ne demeures-tu pas rue d'Anjou ?

MIKÉLI, *au premier Commandant.*

Vous savez ben, mon capitaine : à droite en entrant, au fond de c't'allée noire.

Le premier COMMANDANT.

Nous sommes informés qu'on y a caché cette nuit le comte Armand, que nous cherchons partout.

MIKÉLI, *se mettant entre eux deux et affectant un grand étonnement.*

Voyez-vous ben ça !

Le deuxième COMMANDANT.

Tn n'aurais pas entendu parler de quelque chose, découvert quelqu'indice ?....

MIKÉLI, *sérieusement et comme frappé de souvenirs.*

Eh mais.... attendez donc....

Le deuxième COMMANDANT, *vivement.*

Si tu voulais nous seconder dans cette circonstance, ta fortune serait faite.

MIKÉLI, *affectant une grande avidité.*

Tout de bon !... et comment ça ?

Le deuxième COMMANDANT.

Six mille ducats sont promis à quiconque livrera ce président mort ou vif au cardinal Mazarin.

MIKÉLI, *toujours sur le même ton.*

Six mille ducats!

Le deuxième COMMANDANT.

Et nous t'en assurons mille pour ta part, si tu veux nous instruire....

MIKELI, *vivement.*

Mille pour ma part!... Ecoutez-moi.... i n'y a pas un quart d'heure, qu'tout en traînant mon tonneau, j'ai vu au bas d'not rue, un homme enveloppé dans un manteau;.... oui, c'était un manteau brun... il rôdait... là.... tout du long des maisons, et paraissait chercher quelqu'endroit sûr où se r'tirer.

Le premier COMMANDANT.

De quel âge à-peu-près?

MIKELI.

Mais de vingt-huit à trente.

Le deuxième COMMANDANT.

Taille ordinaire?

MIKELI.

C'est ça.

Le deuxième COMMANDANT.

Cheveux noirs et bouclés, flottant sur ses épaules?

MIKÉLI.

Justement.

Le premier COMMANDANT.

Le regard fier?.,.. la démarche imposante?

MIKÉLI, *affectant une grande joie à chaque détail.*

C'est ça même; c'est ça.... « Mon ami, m'a-t-i' dit tout bas en m'abordant, « pourriez-vous m'instruire si la garde » de la barrière est composée de troupes Françaises? — Italiennes, ai-je répondu. — « Italiennes, a-t-i' r'pris avec émotion... « et sans doute i'sont en grand nombre? — » « Trente hommes, non compris deux commandans. —« Trente » hommes!... s'est-il écrié d'une voix forte et avec des yeux étincelans..... Ah! s'ils n'étaient seulement que quatre!..... »

Le deuxième COMMANDANT, *au premier.*

C'est le comte.

MIKÉLI, *avec une joie intérieure que lui cause la crédulité des deux commandans.*

Et en achevant ces mots, il a redoublé sa marche dans un trouble, dans une agitation;.... après avoir fait quelques pas,

il est entré furtivement dans une porte ouverte qui s'est trouvée sur son passage.... et je l'ai perdu d'vue.

Deuxième COMMANDANT, *vivement.*

Reconnaîtrais-tu cette porte ?

MIKÉLI.

Comme la mienne.

Premier COMMANDANT.

Et il n'y a qu'un quart d'heure ?

MIKÉLI.

Tout au plus.

Premier COMMANDANT.

Dans ce même quartier ?

MIKÉLI.

A deux cents pas d'ici.

Deuxième COMMANDANT, *au premier.*

Il faut sur-le-champ faire battre un rappel.

MIKÉLI.

Non pas, non pas ; ça gâterait tout, mon capitaine, et ça ne servirait qu'à faire évader notre homme.

Premier COMMANDANT.

Il a raison.

MIKÉLI.

Voulez-vous que j'vous donne mon avis ? le voici : Vous allez rentrer tous les deux au corps de garde... vous y choisirez vos plus braves ; l'un d'vous m'suit avec eux dans l'faubourg... de loin et comme faisant patrouille... j'm'arrête à la porte en question ; vous arrivez, vous pénétrez dans la maison, vous l'investissez d'toutes parts ; et par ainsi je n'vois pas qu'i soit possible que l'homme au manteau vous échappe.

Deuxième COMMANDANT.

Je m'en charge.

FINALE.

Premier COMMANDANT, *à Mikéli.*

Allons sans tarder davantage,
Choisir nos plus braves soldats.

Deuxième COMMANDANT, *à Mikéli.*

Bientôt des six mille ducats,
Ami, nous ferons le partage.

MIKÉLI, *toujours avec une fausse cupidité.*

J'aurai pour moi mille ducats !
Mille ducats !....

ENSEMBLE.

Les deux COMMANDANS, *s'éloignant et rentrant au corps-de-garde.*
Allons, sans tarder davantage,
Choisir nos plus braves soldats.

MIKÉLI, *à part, se découvrant et tendant les mains vers le Ciel.*
O ciel, achève mon ouvrage!
Sauve ces époux du trépas.

MIKÉLI, *après que les deux commandans sont entrés au corps-de-garde.*

Alerte, Mikéli!... l'instant est favorable...

*(Il s'élance à sa charrette qu'il a dû retourner un peu, de manière qu'elle soit en parallèle avec le fond du théâtre; il saisit l'instant où la sentinelle en parcourant son poste, lui tourne le dos; il ouvre tout-à-coup le fond du devant de son tonneau, d'où Armand se glisse furtivement, se sauve et se perd dans le lointain; à peine a-t-il franchi la barrière, et Mikéli a-t-il remis son tonneau, que la sentinelle se retourne et revient sur ses pas *.)*

MIKELI.

*(S'avançant sur le devant du théâtre, épanoui de joie).*

Il est sauvé l'homme au manteau!...
Non, jamais, ô mon cher tonneau,
Tu n'me fus aussi profitable.....

*(Avec sensibilité).*

Je l'ai sauvé l'homme au manteau!.....

*(Riant de toutes ses forces).*

Vraiment le tour est impayable.

---

* *Nota.* Il faut, comme on le voit, que ce tonneau ait en dedans une séparation qui forme deux parties; l'une du côté du robinet, capable de contenir deux voies d'eau seulement; et l'autre assez grande pour renfermer Armand qui tapi dans cette prison, a de l'air par l'entonnoir qui se trouve au haut du tonneau, dont le fond de devant doit s'ouvrir aisément, au moyen d'une forte charnière posée au côté gauche du fond de devant, et d'un petit verrou posé sur le côté droit, et se remettre aisément et sans qu'on puisse s'en appercevoir.

Pour faciliter ce coup de théâtre, il est nécessaire que l'acteur qui joue *Armand* se retourne dans le tonneau qui doit être le plus petit possible, afin d'en sortir en présentant la tête et de pouvoir, en s'évadant, se dessiner avec noblesse; il faut pour cela que *Mikéli* cale les roues de la charrette, avec des pierres qui doivent se trouver sur le théâtre.

CHŒUR.

| Premier COMMANDANT. | TOUS LES AUTRES. |
| --- | --- |
| Allez, | Allons, |
| Marchez | Marchons |
| En diligence. | En diligence! |
| Observez tous | Observons tous |
| Le plus profond silence : | Le plus profond silence! |
| Il est à vous. | Il est à nous! |

MIKÉLI.

*( Toujours à part sur le devant du théâtre ).*

Sauve, ô mon Dieu, ces deux tendres époux!
Je n'veux qu'ça pour ma récompense.

*( Il va s'atteler à la charette ).*

Denxième COMMANDANT *aux Soldats.*

S'il résistait, s'il faisait violence,
Il faut qu'à l'instant même il tombe sous nos coups.

TOUS LES SOLDATS.

Il faut qu'à l'instant même il tombe sous nos coups.

*( Une grande partie des soldats, à la tête desquels est le deuxième Commandant, défile en marche réglée, et suit à quelque distance Mikéli qui roule son tonneau devant le corps-de-garde et passe ensuite sur tout le devant de la scène et disparaît dans la rue par laquelle il est entré.*

CHŒUR.

Allons,
Marchons
En diligence!
Observons tous
Le plus profond silence!
Il est à vous!
Il est à nous!

*( Le premier Commandant fait rentrer au corps-de-garde l'autre partie des soldats qui est auprès sous les armes, et la toile tombe ).*

FIN DU SECOND ACTE.

# ACTE TROISIÈME.

*Le théatre représente un site agréable attenant au village de Gonesse dont on apperçoit une partie ; au fond de la scène est un pont de bois jeté sur le ruisseau de Crould, et qui aboutit au village ; sur la droite du spectateur est la maison de Sémos ; sur la gauche et vis-à-vis est une roche couverte d'un bois épais, à travers laquelle serpente un sentier qui aboutit sur le devant de la scène ; vis-à-vis la maison de Sémos et à quelque distance est un arbre creux ayant une ouverture à environ six pieds du sol : au bas de cet arbre est un petit tertre.*

*Au lever de la toile Angélina est sur le pont, les yeux fixés sur la coulisse à la droite du spectateur.*

## SCENE PREMIERE.

ANGÉLINA *sur le pont*, SÉMOS.

SÉMOS *encore dans sa maison.*

Angélina ?.... (*entrant sur la scène*) Angélina ?....

ANGÉLINA, *encore sur le pont.*

Me v'là, mon père. (*Elle descend du pont et vient rejoindre Sémos sur le théâtre.*

SÉMOS.

Eh bien, tu n'as rien vu v'nir sur l'grand chemin ?

ANGÉLINA.

Mon dieu, non.

SÉMOS.

La matinée c'pendant s'avance, et l'soleil darde sus nos plaines dans toute sa force.

ANGÉLINA.

C'est d'main l'jour fixé pour not' mariage, et Antonio n'arrive pas !

SÉMOS.

Sa sœur l'aura sûrement r'tardé dans l'voyage.

ANGÉLINA.

Ça n'est pas l'moyen de m'paraître aimable. Son frère nous a dit qu'elle était gentille à ravir...... Enfin nous allons la voir et la connaître ! Ce cher Antonio !... qu'il me tarde de le nommer mon époux !

SÉMOS.

Je le desire autant qu'toi, ma fille. Ce jeune homme t'aime et t'rendra heureuse, j'en suis certain.

ANGÉLINA.

Il est si bon, si aimable ! .. avec ça i' vous est d'une adresse et d'un courage !... il a défriché à lui seul les meilleurs champs d'vot' ferme, et vous a procuré les récoltes abondantes qui vous ont enrichi... Non, il n'y a qu'moi, mon père, qui puisse vous acquitter avec lui... (*On entend une musique champêtre qui s'approche par degrés.*) Ce sont les jeunes filles du village, qui sans doute viennent m'offrir leurs présens d'noce.... et Antonio n'est pas de retour !

---

## SCENE II.

LES MÊMES, HABITANS DU VILLAGE, JEUNES FILLES, *couronnées de fleurs.*

(*Une d'elles porte dans une corbeille deux tourterelles attachées par un ruban.*)

CHŒUR.

LE VILLAGE.

Jeunes fillettes
Et bergerettes
De ce hameau,
Viennent, suivant l'usage,
Fêter le mariage
D'Angélina, d'Antonio.

LA JEUNE FILLE, *présentant les deux tourterelles à Angélina.*

Accepte ces deux tourterelles,
Ce sont les images fidelles
De la constance et de l'amour.
Ah! puisses-tu, jusqu'à ton dernier jour,
Aimer comme elles!

ANGÉLINA, *prenant la corbeille.*

O douce ivresse!.... ô momens pleins d'appas!....
Antonio n'arrive pas!

LE VILLAGE.

Jeunes fillettes.
Et bergerettes
De ce hameau,
Viennent, suivant l'usage,
Fêter le mariage
D'Angélina, d'Antonio.

*(On entend une marche militaire qui s'approche par degrés.)*

CHŒUR *sur scène, accompagnant la marche.*

Quel bruit soudain se fait entendre?

SÉMOS.

C'est une troupe de soldats.

*(On apperçoit un détachement à la tête duquel est le premier commandant ainsi que les deux premiers soldats des actes précédens, ils passent sur le pont et traversent le fond du théâtre.)*

ANGÉLINA.

Vers not' village ils dirigent leurs pas.

SÉMOS.

Sur la grand' place i'vont se rendre.

CHŒUR.

Allons, allons recevoir ces soldats.

ANGÉLINA.

Antonio n'arrive pas.

*(Ils sortent tous par la coulisse qui est à la gauche du spectateur. A un geste que lui fait Sémos, Angélina ferme à clef la porte de leur maison et rejoint ainsi que lui les habitans du village.)*

## SCENE III.

### ARMAND, CONSTANCE, ANTONIO.

(*Antonio paraît le premier, au-dessus de la roche à travers les arbres, et fait signe du bras à Armand et à Constance, qui s'avancent doucement en regardant de tous côtés avec trouble et inquiétude*).

ANTONIO, *à demi voix.*

Ils sont passés : descendez sans rien craindre.... ils s'arrêtent tout là-bas, là-bas.... au milieu du village.

(*Armand et Constance suivent Antonio, et descendent sur le devant du théâtre.*

CONSTANCE, *soutenue par Armand.*

On dirait que le sort prend plaisir à attacher ces soldats à notre poursuite.

ARMAND.

Avec quelle adresse, cher Antonio, tu nous as fait éviter leur rencontre !

ANTONIO.

Mais aussi, j'vous ai fait faire ben du chemin; et madame doit être accablée de fatigue.

CONSTANE.

J'ai trouvé des forces au-delà de mes espérances.

ANTONIO.

Voici la demeure de Sémos ; ne perdons pas un instant, et v'nez d'abord vous y r'poser tous les deux... (*Il frappe à la porte à plusieurs reprises*). Eh bien donc ?... Est-ce qu'il n'y aurait personne ?

ARMAND.

Quel cruel contre-tems !

ANTONIO.

I' sont allés sans doute à l'arrivée d'ces soldats.

CONSTANCE.

Je tremble qu'on ne nous surprenne ici.

ARMAND.

Quel parti prendre ?

ANTONIO.

Souvent les moyens les plus simples sont les plus sûrs en pareil cas ; cet arbre est creux et pourrait peut-être vous contenir. (*Il désigne un arbre qui est vers le milieu du théâtre*).

ARMAND.

Essayons . . . (*Il grimpe dans l'arbre, Constance et Antonio le soutiennent*).

CONSTANCE, *effrayée.*

J'entends quelqu'un, je crois.

ANTONIO, *après un instant de silence.*

Non, non . . . (*à Armand*). Allons, dépêchez-vous.

ARMAND.

M'y voici. (*Il descend dans l'arbre et montre un instant après sa tête à une ouverture qui se trouve au haut du corps de l'arbre, élevée à environ six pieds de terre*).

ANTONIO.

Surtout prenez bien garde de faire l'moindre bruit.

ARMAND.

L'attitude est gênante . . . mais il faut la supporter.

CONSTANCE.

Convenons que tu ne sortiras de cet arbre, qu'après m'avoir entendue frapper trois fois dans la main. Je ne te donnerai ce signal qu'à coup sûr : et par ce moyen nous éviterons tout danger.

ARMAND.

C'est entendu.

ANTONIO.

Remettez-vous vîte ; car je crains que quelqu'un ne vienne à passer.

(*Armand s'enfonce dans l'arbre et disparaît*).

CONSTANCE.

Allons, mon ami, de la patience et du courage... N'oublie pas surtout d'attendre les trois coups de main . . . Entends-tu bien . . . les trois coups de main.

ARMAND, *du fond de l'arbre.*

Sois tranquille.

ANTONIO.

On vient (*A Constance*) ; éloignons-nous, afin de n'donner aucun soupçon. (*Ils reviennent sur le devant du théâtre*).

## SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, SEMOS, ANGELINA, *une partie du village.*

ANGÉLINA, *appercevant Antonio et Constance.*

Les voilà, mon père!... les voilà!

SÉMOS, *à Antonio.*

Enfin, c'est toi!

ANTONIO, *embrassant Sémos.*

Bonjour, cher Sémos!

ANGÉLINA.

Antonio!

ANTONIO.

Ma chère Angélina!... ( *ils tombent dans les bras l'un de l'autre* ). Voici ma sœur... ma bonne petite Marcélina, que j'vous présente. ( *il désigne Constance qu'il prend par la main.*

CONSTANCE et ANGÉLINA *s'embrassant.*

Chère petite sœur!

CONSTANCE, *allant embrasser Sémos, et reprenant le ton et la voix de son déguisement.*

Voulez-vous bien m'permettre?...

SÉMOS, *embrassant Constance.*

Oui dà, ma belle enfant.

ANGÉLINA, *examinant Constance pendant que son père l'embrasse.*

Qu'elle a l'air aimable! je sens déjà que j'l'aime.

SÉMOS.

Mais pourquoi donc arriver si tard?

ANTONIO.

Nous sommes s'tapendant partis d'bonne heure de Paris.. mais ma sœur n'est pas accoutumée à marcher ainsi... ( *fixant Constance* ). n'est-ce pas?

CONSTANCE.

Et puis, i' fait une chaleur, voyez-vous... ça nous a forcés d'nous arrêter queuqu'fois en route.. c'est c'qui fait...

ANGELINA, *à Antonio.*

Que d'tourmens tu m'as causés, que d'inquiétudes!... Mais j'te revois, et tout est oublié.

## SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, le premier COMMANDANT, les deux SOLDATS ITALIENS. ( *ils sont en armes et en havresac.*

Premier COMMANDANT.

N'est-ce pas la demeure de Sylvain Sémos ?

CONSTANCE, *à part et se dérobant à la vue du commandant.*

Encore ce commandant !

SÉMOS.

C'est moi-même ; qu'y a-t-il pour vot' service ?

LE COMMANDANT.

Il faut me loger, moi et ces deux hommes.

Deuxième SOLDAT, *bas au premier, en désignant Constance.*

C'est la petite.

Premier SOLDAT, *bas au premier.*

Paix !

SÉMOS, *au commandant.*

Soyez les bien-venus.

LE COMMANDANT, *appercevant Constance.*

Mais je ne me trompe pas, c'est la fille du porteur d'eau.

SÉMOS.

La sœur de mon gendre futur, qu'v'là. (*il désigne Antonio.* )

CONSTANCE, *faisant une révérence gauche.*

Prête à vous servir, messieurs, si j'en étois capable.

SÉMOS.

Vous comptez, je le vois, séjourner quelque tems parmi nous ?

Le COMMANDANT.

Oui, j'y viens faire des recherches importantes.....

Premier SOLDAT ITALIEN.

Qui, nous l'espérons, ne seront pas sans succès.

Le COMMANDANT, *lançant sur les soldats un regard sévère.*

Paix !

( *Constance frémit et détourne les yeux de dessus l'arbre.* )

ANTONIO.

C'est, j'm'en doute, au sujet de c'président du parlement ?.

LE COMMANDANT.

Silence!

SÉMOS.

Vous avez raison; en fait d'ce's choses-là, on n'saurait être trop discret. . . mais vous d'vez avoir besoin d'vous rafraîchir; entrons chez moi, nous causerons plus à notre aise.

*( ils entrent tous chez Sémos. )*

CONSTANCE, *sortant la dernière et jetant encore les yeux sur l'arbre.*

Et ce malheureux épuisé de fatigue et de besoin, que va-t-il devenir? *Elle entre chez Sémos, entraînée par Antonio qui lui fait signe de s'observer.*

---

## SCENE VI.

*( Après un moment de silence. )*

ARMAND, *seul et à demi-voix ; il reparaît à l'ouverture de l'arbre et se soulève à l'aide de quelques branches.*

*( Mélodrame. )*

Il fait une chaleur dans le creux de cet arbre... Ah! respirons un moment!.. O ma Constance! que je frémis sur ton sort!.. Qui te sauvera des dangers qui t'environnent?.. Veille sur elle, ô providence; je la dépose dans ton sein... ( *On entend du bruit chez Sémos.* ) Mais on vient; rentrons! ( *il se tapit de nouveau dans le creux de l'arbre.* )

---

## SCENE VII.

ARMAND, *caché* ; LES DEUX SOLDATS, *sans armes et sans havresac ; ils portent à la main chacun une bouteille de vin et un morceau de pain.*

Premier SOLDAT.

On ne sait où se retourner dans cette maison, avec tout c'monde, tout ces préparatifs de noce.

Deuxième Soldat.

Mettons-nous là, sous ce gros arbre, nous serons plus au frais.

( *ils vont s'asseoir au pied de l'arbre où est Armand ; et portent chacun une bouteille à leur bouche.* )

Premier Soldat.

Il est excellent le vin de notre hôte.

Deuxième Soldat.

Ce que j'aime surtout, c'est qu'il nous a dit de ne pas l'épargner.

( *ils mangent.* )

Premier Soldat.

Eh bien ne l'épargnons pas ; à ta santé !... Ma foi, il faut convenir que nous avions grand besoin de faire halte... quatre lieues entières par une chaleur ! et puis ce maudit porteur d'eau nous a fait courir ce matin dans Paris... On eût dit qu'il prenait plaisir à nous harceler, pour nous retarder dans notre marche.

Deuxième Soldat.

Il semblait à l'entendre que nous allions mettre les mains sur le comte Armand.

Premier Soldat.

Je n'sais pourquoi ; mais j'ai un pressentiment... Si nous pouvions, à nous deux, le rencontrer dans ces environs ; il ne faudrait pas le manquer, mille bombes !

Deuxième Soldat.

La récompense étant la même, qu'on livre cet Armand mort ou vif, convenons de tomber sur lui, partout où nous le trouverons.

Premier Soldat.

C'est dit.

Deuxième Soldat.

Notre marché tient toujours ?

Premier Soldat.

Sans doute ; nous partagerons également le prix de sa tête,

( *il reste un moment immobile et rêveur.* )

Deuxième Soldat.

A quoi rêves-tu donc ?

Premier Soldat.

A cette petite savoyarde.

Deuxième SOLDAT.

La fille de Mihéli, n'est-ce pas?

Premier SOLDAT.

Elle ne me sort pas de l'idée.

Deuxième SOLDAT.

C'est qu'on n'est pas plus gentille.

Premier SOLDAT.

Si nous pouvions l'engager à faire avec nous une petite promenade..... là.... à l'écart ( *il désigne les rochers.* )

Deuxième SOLDAT.

C'est si farouche!.... Et puis si notre commandant nous surprenait; tu sais comme il est sévère.

Premier SOLDAT.

Bah! bah! avec un peu d'adresse......

Deuxième SOLDAT.

La voici.

( *ils se levent promptement, enlèvent le pain et chacun leur bouteille.* )

Premier SOLDAT.

Cachons-nous derrière ce gros arbre: si elle vient de ce côté; elle est à nous. ( *ils se tapissent derrière l'arbre.* )

---

## SCENE VIII.

ARMAND, *toujours dans l'arbre.* LES DEUX SOLDATS ITALIENS *derrière*, CONSTANCE. ( *Elle sort de chez Sémos, tenant un panier d'osier à son bras.* )

CONSTANCE, *à part et se croyant seule.*

Que sa situation doit être pénible! .... Je ne puis résister plus long-tems à lui procurer quelques forces; il doit en avoir grand besoin ...... ( *Elle pose le panier sur le devant du théâtre.* ) Prenons bien garde à n'être vue de personne. ( *Elle va jusqu'à l'arbre autour duquel les deux soldats tournent queue-à-queue; elle regarde de tous côtés, et revient à son panier.* ) Le moment me paraît favorable: donnons-lui le signal convenu. ( *Elle frappe trois fois dans ses mains; Armand ne répond point: Premier*

*silence général.)* Eh bien? est-ce qu'il ne m'entend pas? *(Elle s'approche de l'arbre; et frappe encore trois fois dans ses mains. Second silence général.)*

## DIALOGUE EN CHANT.

CONSTANCE.

Que ce silence est effrayant!.....
Se serait-il laissé surprendre?.....
Approchons-nous bien doucement....
*(Elle s'approche de l'arbre, à demi-voix.)*
Mon ami!.... Mon ami! Je n'y puis rien comprendre.

*Elle s'approche encore de l'arbre et se trouve tout-à-coup saisie par les deux soldats italiens.*

Au secours! au secours!.....

LES DEUX SOLDATS.

Silence! Où c'est fait de ta vie.

CONSTANCE, *poussant des cris perçans.*

Au secours!.... au secours!...

Un des SOLDATS *lui mettant une main sur la bouche.*

Silence! ou c'est fait de tes jours.....

CONSTANCE, *se débattant et d'une voix étouffée.*

Quoi!.... vous avez..... la barbarie!....

Les deux SOLDATS.

Tu ne nous échapperas pas.

*(Constance se débat toujours entre les mains des deux soldats qu'elle entraîne vers le milieu du théâtre. Pendant ce tems-là on apperçoit Armand qui sort de l'arbre, ses pistolets à la main; et au moment où les deux soldats emportent dans le bois Constance, alors évanouie, il s'élance entre eux deux. Antonio accourt de chez Sémos).*

ARMAND.

Arrêtez, scélérats!....

*(Il met un genou en terre, soutient sur l'autre Constance dont la tête se trouve appuyé sur le sein d'Antonio, et tient en joue de chaque main les deux soldats terrassés et stupéfaits. Sémos, Angélina, le Commandant, plusieurs Soldats et tous les villageois accourent à ce tumulte et remplissent le théâtre; chacun d'eux se groupe et reste immobile: (Tableau général).*

SCÈNE

## SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, SÉMOS, ANTONIO, ANGÉLINA, le premier COMMANDANT, SOLDATS ITALIENS, LE VILLAGE.

LE COMMANDANT *s'avançant vers Armand toujours dans la même attitude.*

Que vous ont fait ces deux soldats ?

ARMAND *abandonnant son attitude et ne s'occupant plus que de Constance, que Sémos, Antonio et Angélina lui aident à soutenir.*

Sans moi leur audace effrénée
Accablait.....

*(Il est sur le point de prononcer* « mon épouse.... » *il s'arrête et se reprend) :*

Cette infortunée.

*(A un geste du Commandant, les deux Soldats italiens sortent confus et escortés)*

TOUT LE VILLAGE ET LES SOLDATS.

Mais quel est donc cet inconnu ?

LE COMMANDANT, *avec intérêt.*

Il faut qu'à l'instant même il se fasse connoître.

ANTONIO, *à part.*

Le malheureux, il est perdu !

ARMAND, *avec dignité et se tournant pour la première fois en face du Commandant.*

Eh qu'importe qui je puisse être ?

LE COMMANDANT *fixant Armand avec surprise.*

Quels traits et quels pressentimens !.....
Votre nom ?

ARMAND.

Je me nomme.....

LE COMMANDANT.

Eh bien?...

ARMAND.

Je suis?

CONSTANCE *reprenant ses sens et portant ses premiers regards sur son époux.*

Armand!

*(Elle s'entrelace à lui).*

TOUS LES SOLDATS.

Armand!....

*(Ils l'entourent aussitôt).*

LE COMMANDANT.

C'est lui, oui, c'est le comte Armand.

CONSTANCE *passant tout-à-coup de la joie à la douleur.*

O rage!.... ô remords! ô tourment!
Je t'ai perdu, mon cher Armand.

LE VILLAGE, *excepté Antonio.*

Quel singulier évènement!...

TOUS ENSEMBLE.

| ARMAND, *avec résignation.* | CONSTANCE. | ANTONIO, *à part.* |
|---|---|---|
| Oui, soldats, oui, je suis Armand,<br>Victime de son dévouement. | O rage! ô remords! ô tourment!<br>Je t'ai perdu, mon cher Armand! | Il est perdu, mon cher Armand!<br>Ah quel funeste évènement! |

| TOUS LES SOLDATS, *serrant Armand de près.* | SÉMOS, ANGÉLINA, LE VILLAGE. |
|---|---|
| Enfin, nous tenons cet Armand!<br>Ah quel heureux évènement! | Quoi, c'est là le célèbre Armand!<br>Quel singulier évènement! |

LE COMMANDANT.

Soldats, qu'on l'emmène à l'instant.

*(Les Soldats saisissent Armand).*

CONSTANCE *s'attachant à son époux.*

Barbares, arrêtez..... et c'est moi qui te livre à ton persécuteur.

ARMAND.

Va, cesse d'en gémir ; il nous eût fallu tôt ou tard succomber à sa puissance. (*Au Commandant*). Tout ce que je vous demande, c'est de me conduire seul à Mazarin (*du ton le plus attendri et pressant Constance dans ses bras*), et de respecter le modèle des vertus conjugales.

LE COMMANDANT.

Qu'entends-je!...... Elle serait votre épouse! (*il la fixe avec étonnement et respect*).

CONSTANCE, *avec tout le feu du sentiment.*

Oui, je suis attachée à son sórt, et le partagerai jusqu'à son dernier soupir ; vous savez tout ce que j'ai fait pour lui, jugez à quel point il m'est cher. Ah! ne m'ôtez pas dans un instant le prix de tant de travaux et de dangers.... Que vous me sauviez ou non, ma mort suivra de près celle de mon époux.... Vous frémissez, des larmes sont prêtes à s'échapper de vos yeux. (*Elle se jette à ses pieds*). Ah! je le vois, vous cachez un bon cœur sous ces traits inflexibles, vous écouterez la voix d'une épouse, d'une amante ; vous ne résisterez pas à ses cris ; vous ne rejeterez pas sa prière.

LE COMMANDANT, *avec émotion et la relevant.*

Relevez-vous, madame ;... jamais, je l'avouerai, il ne m'en a tant coûté pour remplir mon devoir.... il es pénible.... mais il faut que j'obéisse aux ordres supérieurs : soldats, qu'on les sépare!

ARMAND.

Adieu, Constance, adieu pour la dernière fois!

(*Le Commandant reste immobile et abbatu, pendant que les soldats séparent Constance d'avec Armand ; ils s'échappent des soldats et reviennent à plusieurs reprises dans les bras l'un de l'autre, lorsqu'on apperçoit Mikéli qui accourt sur le pont, un écrit à la main ; il est accompagné d'un officier des Gardes et suivi de Marcelina qui ne paraît que quelques instans après.*

## SCENE X et dernière.

LES PRÉCÉDENS, MIKÉLI, MARCÉLINA, UN CAPITAINE DES GARDES, GARDES.

MIKÉLI, *criant de toutès ses forces.*

Arrêtez !... Arrêtez !...

ANTONIO.

Que vois-je ! mon père !

CONSTANCE.

Mikéli ! ( *à Armand* ). Tu ne périras point !

MIKÉLI, *avec chaleur, et d'une voix entrecoupée.*

A peine étiez-vous à deux lieues d'Paris, qu'nous nous sommes réunis au nombre d'plus d'vingt mille ames . . . « Rendez-nous *Armand, Broussel et Novion*, s'écriait-on de toutes parts : ils sont innocens; ce sont les pères de l'Etat... » Ces cris pénètrent jusqu'à la reine, qui surprise et tremblante, nous envoie annoncer qu'elle est prête à en r'cevoir douze d'entre nous. Je m'élance un des premiers et j'annonce qu'vous vivez encore . . . Que c'est moi, moi seul, qu'ai eu l'bonheur de sauver vos jours, et que j'connais le lieu d'vot'retraite ... Aussitôt le chancelier *Séguier* fait un signe à monsieur l'capitaine ( *Il le désigne* ); le charge de m'suivre et d'vous apporter cet écrit qui vous rend à la fois la liberté, la vie... et qui me donne à moi, la récompense de tout c'que j'ai fait pour vous. ( *Il embrasse Armand, qui le presse contre son cœur. Ils restent un moment dans les bras l'un de l'autre. Le capitaine remet l'écrit au commandant qui le lit et le remet ensuite à Armand.*

MARCÉLINA, *accourant du fond du théâtre, et se jetant dans les bras d'Antonio.*

Mon frère !

ANTONIO.

Chère petite sœur !

SÉMOS, *embrassant Mikéli.*

Bon Mikéli !

ARMAND.

Quel réveil ! grand dieu ! et quel jour mémorable !

LE COMMANDANT.

Ah ! croyez que je partage bien sincèrement votre joie ; et qu'il m'en a coûté .... Celui qui se trouve forcé de faire exécuter des ordres qui pèsent à son cœur, est plus à plaindre qu'à blâmer.

ARMAND, *lui serrant la main.*

J'ai su lire dans votre ame, capitaine : ne craignez de ma part aucun ressentiment. ( *à Mikéli.* ) Et toi, à qui je dois trois fois la vie ; viens que je te presse sur ce cœur qui sans toi ne battrait déjà plus. ( *Ils s'embrassent encore.* ) Ah ! si tout ce qui compose le bon peuple te prenait pour modèle, l'innocence ne courrait bientôt plus aucun risque sur la terre.

CONSTANCE.

J'espère que nous ne nous quitterons plus, Mikéli, et que vous allez vous retirer du travail pour toujours.

MIKELI.

Non pas, madame ; non pas : mon tonneau m'est d'venu trop cher, pour que jamais j'l'abandonne.

ARMAND.

Excellent homme ! . . . Tu me permettras du moins de soigner avec toi ton vieux père et de doter tes deux enfans.

SÉMOS.

Antonio s'est déjà doté lui-même par les services qu'il m'a rendus ; aussi dès demain je le marie à mon Angélina.

MARCELINA, *à Antonio.*

Faut croire, mon frère, que rien n'empêch'ra maintenant d'danser à la noce.

ARMAND.

Réunissons-nous tous ; et célébrons à la fois l'hymen, ( *Il désigne Antonio et Angélina* ), la bienfaisance ( *Il prend Mikéli d'une main* ), et la fidélité ( *Il prend Constance de l'autre* ). Jamais... non jamais... je n'oublierai ces deux journées.

## FINALE.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Livrons-nous tous à la gaîté !
Eclatez, doux accens de la félicité.

MIKELI.

Oui, mes amis, de la gaîté !
Et qu'aucun d'nous jamais n'oublie,
Que l'premier charme de la vie,
C'est de servir l'humanité.

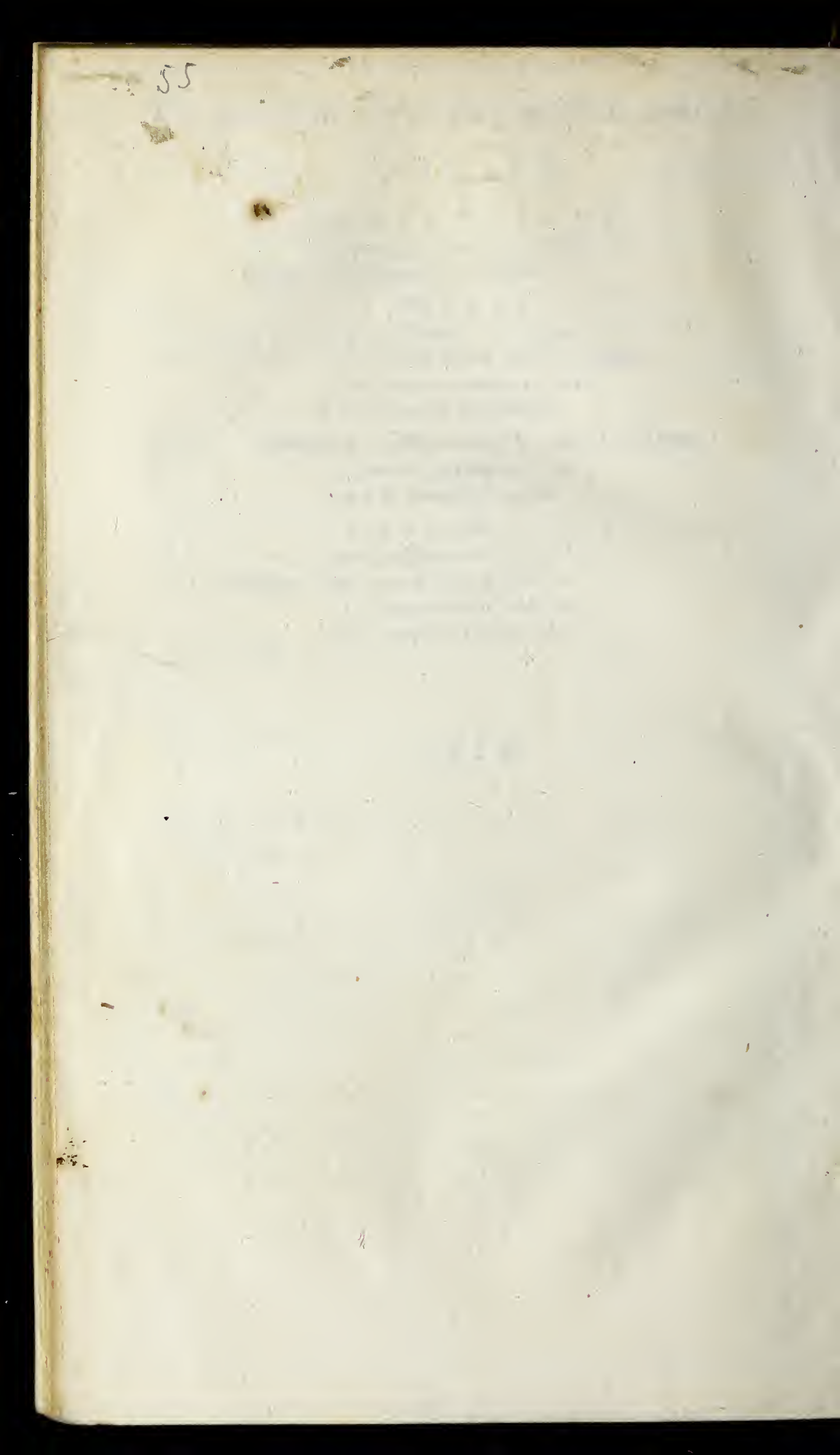
ARMAND, CONSTANCE et tout le village.

Le premier charme de la vie,
C'est de servir l'hnmanité.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Livrons-nous tous à la gaîté !
Eclatez, doux accens de la félicité !
Le premier charme de la vie,
C'est de servir l'humanité.

## FIN.


55